

PARACELSE

Charles Le Brun



LES CAHIERS BOEHME-NOVALIS

Tous droits réservés
2005

« MES ÉCRITS DURERONT ET SUBSISTERONT JUSQU'AU DERNIER JOUR DU MONDE COMME VÉRITABLES ET INCONTRADICIBLES. »

L'homme qui a écrit cette phrase mémorable a pour nom Philippus, Aureolus, Theophrastus Bombast von Hohenheim, dit Paracelse. Sans ambages, il s'intitule Prince des deux médecines¹. Sa taille ne dépasse guère le mètre cinquante (d'après la reconstitution faite à partir de ses ossements). Fier, fougueux jusqu'à la véhémence, il illustre indéfectiblement sa devise : *Alterius non sit qui suus esse potest*². On lui accorde un don extraordinaire de clairvoyance et des qualités non moins exceptionnelles de guérisseur. Aussi, la rumeur en fait-elle volontiers le familier du diable. Il a pour particularité de porter toujours une longue épée qu'il tient, dit-on, d'un bourreau et dont le pommeau renfermerait la Pierre des Sages.

Qu'on ne s'y trompe pas toutefois : cet homme n'est pas un produit de l'imagination populaire. Ses dates terrestres sont bien là, et rien moins que précises: novembre 1493, septembre 1541. Toute l'Europe le connaît, l'exècre ou l'admire ; ou s'étonne. On le recherche pour sa science incomparable tout en condamnant ses attitudes singulières ; lui, continuellement, s'en vient, s'en va, reparait, disparaît encore, ne demeure nulle part, peu soucieux de ses biens, moins encore de sa renommée. La jeunesse enthousiaste le suit. Les pauvres, pour lesquels il a une sorte de culte, s'émerveillent et partout l'honorent. La Faculté l'excommunie... Libre dans ses convictions religieuses, il décrète que « Luther et le Pape sont deux putains qui se partagent la même chemise ». Il prêche le Christ pourtant ; et la Nature. Ce sont là ses deux grands commandements.

« Si le Christ a dit : scrutez les Écritures, pourquoi ne dirais-je pas : scrutez les choses de la Nature ! »

Libre aussi dans ses convictions médicales, il proclame :

« C'est moi que vous devez suivre, et non pas le contraire ! Suivez-moi, vous, Avicenne, Galien, Rhasès et Montagnana ! C'est à vous de me suivre, non à moi. Vous de Paris, vous de Montpellier, vous de Souabe, vous de Meissen, de Cologne, de Vienne, du Danube, du Rhin ; toi Italie, toi Dalmatie, toi Athènes, toi le Grec,

¹Celle du corps et celle de l'âme.

²Qu'il ne soit pas un autre celui qui peut être soi-même.

toi l'Arabe, toi l'Israélite. Vous devez tous me suivre et non moi. Je serai le Monarque, et à moi sera la Monarchie ! »

Mégalomane ? Paranoïaque ? Tout ce qu'on voudra. Cela n'a pas d'importance. L'orgueil peut être légitime ; sa route, alors, est celle des étoiles.

Paracelse, dans cette Renaissance érudite où domine la culture classique – l'humanisme – est une force en marche. L'élan torrentiel d'une recherche toujours combattante. La faim perpétuellement renouvelée de la Nature ; cette Natura qui naît continuellement et qui, continuellement, doit être dévoilée car "il n'est rien de si caché qui ne doive devenir manifeste. Il en est du firmament céleste comme de la mer et de la terre. Il faut que toutes choses deviennent manifestes, mais pour l'homme qui découvre toutes choses". C'est pourquoi, les vieux livres, il propose qu'on les piétine de ses propres pieds.

« A quoi nous sert la pluie tombée il y a mille ans ? Est utile celle qui tombe aujourd'hui. »

Sans autre loi que celle de guérir, il promène un regard neuf partout, voyage, interroge, écoute parler les autres, violente les habitudes, s'expose, se heurte, ne désarme jamais. Il fait serment de ne point soigner de prince qui ne l'ait, au préalable, équitablement pourvu d'honoraires, "ni noble en son château, ni moine, ni nonne exerçant pouvoir" ; et si un médecin vient à tomber malade, de le soigner le plus chèrement possible. Mais en revanche, de n'accepter jamais l'argent d'un pauvre.

Un tel homme, dans ses intransigeances magnifiques, apparaît comme une sorte d'outrage aux yeux de la société ; de toute société. Et forcément sa vie n'est qu'insurrections, que chocs, que départs. L'affrontement et la route.

« Je préfère les sentiers et les routes aux universités où l'on n'apprend rien ! »

On se demande où et quand purent être écrites les quelques quinze mille pages qu'il nous a laissées.

« C'est la nuit qu'il est bon de spéculer, confie-t-il, car la nuit, le corps est sobre. »

Mais encore ? Sa plus longue halte – un peu plus de dix-huit mois – se situe à Bâle. Ordinairement, il ne séjourne guère plus de trois mois dans un lieu. On le trouve ainsi en Suède où il accompagne les armées comme chirurgien ; à Venise, répondant aux mêmes obligations ; en Angleterre, au Portugal, en Pologne ; et la liste est très loin d'être exhaustive. Trente ans durant, il va errer de la sorte. Sans repos.

Qui donc est cet homme-là et en quoi nous regarde-t-il ?

Soyons précis :

Astrologue, alchimiste, guérisseur merveilleux, Paracelse a ébloui ses contemporains ; ou les a irrités au-delà de toute expression. Néanmoins, nonobstant ses comportements imprévisibles, il a posé des jalons solides sur l'itinéraire de la découverte. Cette découverte qui n'est jamais – nous l'affirmons – que redécouverte, que retrouvailles de l'homme avec soi-même et le savoir total qu'il enferme³.

On peut penser qu'un être est un précurseur. On peut aussi penser que tout précurseur a lui-même, quelque part, quelque devancier qui l'autorise ; lequel, à son tour, connu d'autres prédécesseurs ; qu'en fin de compte, tout remonte à une Origine qu'on ne sait pas nommer. Il n'importe : sans chercher à résoudre la difficulté pour ceux qui pensent qu'il en existe une, nous pouvons assurer de ce personnage qu'il fut, en son temps, l'instigateur de bien des réformes et qu'il choqua l'esprit sclérosé des partisans de Galien (130-200) ou d'Avicenne (980-1037), praticiens à peu près universellement reconnus du Corpus médical d'alors.

Qu'enseignait Galien et, après lui, le Moyen-Âge ?

Que le corps est la synthèse de quatre substances élémentaires : la terre, l'eau, l'air et le feu. Que ces substances sont à leur tour représentées par des qualités : le sec, l'humide, le froid et le chaud. Que l'on est en présence, selon que l'une ou l'autre domine, de l'un ou l'autre des quatre tempéraments de base : sanguin, bilieux, atrabilieux et pituitaire. C'est la fameuse théorie des quatre humeurs cardinales.

Dans l'Antiquité, la maladie était attribuée à un déséquilibre humoral. Autrement dit, son origine passait pour endogène ; elle était l'homme lui-même, sa constitution, son *modus vivendi*. Il n'existait qu'une dyscrasie : l'état de bonne santé face à celui de mauvaise santé. Le second de ces deux états représentait l'unique maladie : le déséquilibre. La thérapeutique se bornait alors à ajouter ce qui manquait, à retrancher ce qui était en trop. Or le souci constant de Paracelse fut d'intégrer l'homme dans l'univers et de l'expliquer par ses rapports avec le cosmos entier.

« La Nature est une et son origine est une. Un vaste organisme dans lequel les choses naturelles s'harmonisent et sympathisent réciproquement. Le macrocosme et le microcosme ne font qu'un.

³La fission de l'atome, par exemple, est loin d'être la découverte des temps dits modernes. A ce sujet, on trouve de nombreuses indications dans l'Abhidhamma – texte canon pali qui remonte à plusieurs siècles avant J.C. Là aussi : d'où vient ce savoir ? En tout cas, on peut assurer une chose : ceux qui détenaient de tels secrets savaient les garder pour eux ; ils connaissaient la prudence et obéissaient à la loi du silence.

Ils ne forment qu'une constellation, une influence, un souffle, une harmonie, un temps, un métal, un fruit. »

Les quatre humeurs et les quatre complexions ne pouvaient évidemment pas le satisfaire pour rendre compte de la diversité des maladies qui, pour lui, envahissaient le corps de l'extérieur ; maladies susceptibles d'être classifiées selon des changements anatomiques typiques qu'elles déterminent à partir de causes spécifiques. L'humoralisme, répétons-le, imputait à l'individu l'entière responsabilité de l'état morbide.

En 1527, pendant la nuit de la Saint-Jean, Paracelse, entouré d'une bruyante cohorte d'étudiants, brûle le Canon de médecine d'Avicenne, déclarant ainsi, officiellement, la guerre à ses collègues.

« S'ils ne sont pas de mon avis, qu'ils disent à volonté que je suis un être bizarre, étrange, dont les conseils sont médiocres. Et après ? Je n'ai pas l'intention de me nourrir d'embrassades amicales... Ce qu'il faut, c'est badigeonner la gueule du galeux ! »

Mais cette opposition fondamentale n'est pas nouvelle chez lui et nous pensons le moment venu d'énumérer quelques-unes des nombreuses méthodes dont il fut l' "inventeur" et qui diffèrent essentiellement des traitements préconisés par la Faculté.

– Et d'abord, l'iatrochimie. En clair, la curation du mal par des remèdes chimiques. En 1500, l'enseignement est formel : tout médicament non extrait des simples est sévèrement prohibé. Paracelse :

« Personne ne peut démontrer que les métaux sont morts. En effet, leurs sels, leurs sulfures et quintessences ont une très grande force pour activer et soutenir la vie humaine. »

Certes, depuis ce temps, le travail des hommes a fait des pas. Mais il faut bien se représenter que l'apparition de l'antimoine, par exemple (on le rejettera encore pendant deux siècles), dans l'arsenal thérapeutique, provoqua un énorme scandale, et celui qui en osa les premières applications ne laissa pas que de passer pour un empoisonneur.

« N'employons pas l'antimoine en orfèvre mais en médecin. »

Soit dit en passant, ce métal passait alors pour le meilleur épurateur de l'or. Faut-il parler de l'utilisation du mercure pour provoquer la diurèse ? ou celle de l'arsenic ? ou du bismuth ? ou du zinc ? Tempêtes de rires. Et d'insultes. Alors, Paracelse s'emporte, avec ses diatribes habituelles :

« Je vous le dis, le poil follet que j'ai sur la nuque est plus savant que tous vos auteurs, et mes lacets de souliers en savent plus que votre Galien et que votre Avicenne, et ma barbe a plus

d'expérience que toutes vos grandes écoles. Je ne veux pas manquer l'heure où les truies vous culbuteront dans la boue ! »

Ou bien :

« Il n'y en aura aucun parmi vous, caché dans les coins les plus sombres, que les chiens ne couvriront d'urine. »

Il y a du Rabelais dans ces saillies peu courtoises et elles méritent qu'on s'en régale. Cela dit et pour en revenir à l'utilisation des métaux, entre l'iatrochimie et l'actuelle chimiothérapie, quelle différence, si ce n'est qu'aujourd'hui, nos docteurs ne sont pas des maîtres ?

– L'homéopathie. Ici, le nom de Samuel Hahnemann vient sur toutes les lèvres. Or il se trouve que jamais personne, autant que Paracelse, n'a davantage paraphrasé le grand précepte que résumant ces trois mots latins : *similia similibus curantur*. Il n'est pas un seul de ses traités qui n'en fasse mention d'une façon ou d'une autre :

« Pour soigner la pierre, utilise la pierre. La pierre broyée et dissoute *in vitro* broiera et dissoudra la pierre *in vivo*. »

« Nous enseignons que ce qui guérit l'homme peut aussi le blesser ; et que ce qui l'a blessé peut le guérir. L'ortie peut être transformée afin de ne point brûler, comme la flamme afin de ne point roussir et la chélidoine afin de ne pas cicatriser. Ainsi les semblables sont utiles dans la guérison. »

« Ce serait un désordre complet si nous cherchions les cures dans les opposés. C'est pourquoi chaque maladie doit avoir un remède semblable à elle-même. »

« Le semblable guérit le semblable, le poison élimine le poison, le crabe lutte contre le chancre, la pierre dissout les calculs. »

En ce qui concerne la théorie des grandes dilutions, voici ce qu'on peut lire :

« La quintessence d'une plante est si efficace qu'une demi-once opère plus que cent de la plante en son état naturel. »

Ailleurs, il parle d'une dose infinitésimale qu'il nomme *Karena* et qui représenterait la vingt-quatrième partie d'une goutte minuscule :

« Tamise, mélange, dilue et fais prendre en une poudre avec du sucre. »

Qui ne songerait aux pilules homéopathiques actuelles ?

– L'opothérapie ou organothérapie. C'est l'utilisation des tissus, glandes ou organes à l'état naturel ou sous forme d'extraits. Là encore, on ne peut mieux tomber :

« Prends du fiel de bœuf pour la cirrhose hépatique et de l'extrait splénique pour les obstructions de la rate. »

Ou bien :

« Le sérum sanguin met un terme aux hémorragies. »

On sait bien qu'en médecine populaire et dans les contrées les plus diverses, les guérisseurs ont toujours usé d'une sécrétion pathologique quelconque, sang ou urine du malade, comme moyen de guérison ou de prophylaxie. Ainsi des croûtes de variole, en Chine, depuis des temps très reculés.

« Et le chien se trouve bien de lécher sa plaie et d'avalier son pus. »

Tout cela, il faut le souligner, se passe bien des siècles avant l'ère des antitoxines.

– Pathologie de la nutrition : les maladies du tartre.

« Rien ne constitue un aliment qui ne contienne en soi un certain excrément ou un résidu de sa digestion. Il est impossible de trouver un homme qui ne soit affecté ou chargé de tartre, en quelque lieu de son corps que ce soit, et cela mérite d'être considéré très attentivement. »

De ces engorgements naissent les maladies dites précipitantes et que Paracelse nomme « tartariques ».

« Que l'alchimiste (= l'estomac) devienne défaillant et la corruption s'ensuit. Le processus s'opère dans tous les membres et il y a des "estomacs" pour chacun d'eux. »

Et de parler des lithiases urinaires, biliaires, des indurations pulmonaires, rénales, cérébrales, musculaires, médullaires ; et même d'un tartre sanguin. On est ce qu'on mange, et ce qu'on mange encrasse l'organisme d'une manière ou d'une autre, à tous les niveaux. Et de même qu'existe l'anabolisme, de même existe le catabolisme. Les digestions successives préparent et fabriquent la matière vivante, mais en même temps engendrent un déchet. Le « premier estomac », la bouche, provoque le tartre des dents, la corruption des gencives. L'estomac proprement dit libère un autre tartre lequel produit les aigreurs. Et ainsi de suite jusque dans les moindres parties du corps. Les reins s'encombrent d'un dépôt minéral, les bronches s'obstruent de fines lamelles. Cette conception du tartre domine l'enseignement de Paracelse et c'est la grande réforme qu'il introduit dans la pathologie.

– La balnéologie. Les bains ne datent pas de lui, certes. Ce qui semble bien y remonter, par contre, c'est l'analyse des eaux thermales. Il prône ainsi les sources de Saint-Moritz « dont les eaux acidulées, surtout au mois d'août, chassent la goutte et donnent à l'estomac la vigueur de celui de l'autruche qui digère le fer ». Il distingue les eaux bicarbonatées des eaux nitreuses et des eaux

arsenicales. Les pouvoirs cachés qu'enferment les « laboratoires souterrains » – la terre – et qui jaillissent sous forme d'eau l'ont toujours fasciné.

*

Nous pourrions aussi parler de la métallothérapie ; des cures magnétiques bien avant Mesmer ; de sa très remarquable conception biologique du temps :

« Il y a des temps pour toutes choses ; et les temps sont les matrices de toutes choses. Ils ne suivent donc pas une seule voie, mais empruntent des milliers de chemins. »

Nous pourrions développer enfin ses vues très personnelles sur les maladies mentales. Mais un simple article n'y suffirait pas. Nous n'irons donc pas plus avant, souhaitant seulement avoir tiré l'attention des lecteurs vers le grand méconnu qu'est devenu Paracelse. Quant aux disciples d'Esculape, nous leur laissons le soin d'apprécier ce dernier conseil :

« Apprends, médecin, à ne tuer personne ; sinon, bêche la terre ! »

*

La légende, cette aurore posthume qui ne revient qu'aux êtres d'exception, s'est emparée de Paracelse. C'est avec elle que nous concluons ces pages. Il importe, en effet, s'en promener les lumières paisibles sur le visage du grand médecin.

Un homme, un jour, était venu trouver l'illustre guérisseur et, très humblement, lui avait demandé :

– Est-ce bien vrai tout ce qui se dit sur toi ? tes remèdes merveilleux, tes dons extraordinaires, ton pouvoir surnaturel ? Est-il vrai qu'à partir de leurs cendres tu puisses rendre la vie aux choses ? On m'a dit que, brûlant une rose, tu pouvais la ressusciter !

Enveloppant l'étranger d'un regard calme, Paracelse lui avait alors répondu :

– Ami, il ne faut point accrédi-ter de telles histoires. Non, vraiment, je ne suis rien qu'un très-pauvre homme, vivant dans les tribulations et la misère. Ce que je fais, je le fais de mon mieux, avec mon cœur. Voilà tout. Mais toi, ne donne pas créance aux paroles insensées. Va ton chemin, oublie ce qu'on t'a dit et qui ne vaut pas qu'on s'y attarde !

Or, tandis qu'il s'exprimait ainsi, Paracelse remuait dans sa main un peu de cendre.

– Mais pourtant, insistait l'homme, ces témoignages qui courent de ville en ville : se peut-il que tant de choses se disent sans raison ? Ton nom est sur toutes les bouches avec celui de la guérison et celui du prodige !

– Cher visiteur, crois-moi : il n'en est rien. Les gens racontent, mais ne te trouble pas. Je le répète : va ta vie, fais ton devoir, aide et aime tes proches et n'oublie pas Dieu sans qui tu ne serais rien. Mais laisse cette fable que répandent les langues bavardes et crois bien que je ne suis rien d'autre que ton frère parmi les hommes, celui-là même qui est ici devant toi.

Alors l'inconnu se retira. Et Paracelse, toujours, remuait la cendre dans sa main. Il suivit des yeux l'homme qui s'éloignait et quand sa silhouette se fut évanouie dans la distance, il leva lentement cette main qu'il avait tenue cachée et dans laquelle une rose venait d'éclorre.

